

JEAN-FRANÇOIS BOUCHARD

L'espion qui enterra Kennedy

**John F. Kennedy contre
Al-len W. Dulles, directeur de la CIA,
comploteur virtuose
et maître des mensonges**

Histoire et société

Éditions Glyphe

« Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aiment pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices. »

Étienne de la Boétie.

Prologue

Le tombeau de Kennedy

23 SEPTEMBRE 1964, WASHINGTON, district de Columbia, capitale fédérale américaine.

L'huissier frappe discrètement à la porte du bureau. À l'intérieur, une voix autoritaire répond « Entrez ! ». L'huissier pénètre dans la pièce. Devant la fenêtre, il aperçoit l'occupant du lieu : un personnage distingué, habillé avec élégance, qui tient à la main une pipe fumante dont il tire une bouffée à intervalles réguliers. De prime abord, le type a l'air plutôt sympathique, et même avenant. Sous la fine moustache blanche du fumeur de pipe, un vague sourire se dessine. Un mélange d'ironie et de condescendance, avec une pointe d'amusement face au trouble qu'il provoque chez ses contemporains.

L'occupant du bureau bouge à peine. Après avoir jeté un bref coup d'œil à l'huissier, il reprend sa contemplation de la perspective qui s'offre depuis la fenêtre. Pour lui, c'est presque un jeu, destiné à mettre mal à l'aise ses interlocuteurs : feindre l'indifférence, voire le mépris, en regardant ostensiblement ailleurs tout en tirant pensivement sur sa pipe. Ceux qui le côtoient sont familiers de ce simulacre.

Que fixe-t-il ainsi, par cette fenêtre, en ce début de soirée d'automne ? Rien de spécial. En tout cas, rien d'extraordinaire pour lui. Son regard glisse distraitement sur l'entrée d'honneur du bâtiment

de la Cour suprême des États-Unis, éclairée par les rayons du soleil couchant. C'est la fin d'une belle journée de septembre, un banal crépuscule sur un lieu grandiose au style pompeux, orné de colonnes en marbre importé d'Italie : d'énormes blocs de pierre extraits des carrières de Montarrenti, près de Sienne. L'architecte qui avait conçu l'édifice de la Cour suprême, dans les années 1930, avait personnellement écrit à Mussolini pour s'assurer que le marbre de la meilleure qualité lui serait réservé. Le dictateur fasciste s'était fait un point d'honneur de donner satisfaction à la puissante Amérique. Amateur lui-même de style monumental ostentatoire, Mussolini avait sans doute été satisfait d'apporter sa contribution à ce chef-d'œuvre de prétention néo-classique.

L'huissier montre l'épais dossier de cuir qu'il tient à la main. Puis il pose l'imposant volume sur la table de travail et, sans attendre de remerciement, il s'éclipse en silence.

Le fumeur n'a même pas cillé.

Enfin, puisqu'il est à nouveau seul, comme à regret, le personnage à la pipe fait mouvement et va s'asseoir. Sans hâte, il ouvre le dossier de cuir. Il sait pertinemment ce qu'il va y trouver : un rapport de près de neuf-cents pages, qui est son œuvre. Son œuvre personnelle ! Certes, ce rapport, il n'en est pas l'unique signataire : la liste des auteurs, sur la page de garde, comporte six noms en plus du sien. Au demeurant, l'emplacement prévu pour sa signature n'est même pas celle de président de ce groupe de sages. Non, cette position éminente a été réservée à un juge de la Cour suprême, le *Chief justice* Earl Warren.

Lui, l'homme à la pipe, n'est pas magistrat de la Cour suprême. Il est bien mieux que cela. Il s'appelle Allen Welsh Dulles, et il fut l'homme le plus puissant des États-Unis, et peut-être même du monde : jusqu'en 1961, trois années auparavant, il était le directeur de la CIA, la Central Intelligence Agency, l'agence de renseignement américaine qui faisait et défaisait les gouvernements de la planète selon son bon vouloir.

Trois années se sont écoulées depuis qu'il a été limogé de son poste par John Fitzgerald Kennedy, le plus jeune Président de l'Histoire élu à la tête des États-Unis. Lui, Allen Welsh Dulles,

qui manipulait le destin des pays et des hommes, remercié par ce paltoquet ! Démissionné ! Viré comme un domestique !

Demain, 24 septembre 1964, en compagnie des six autres membres de la Commission Warren, Allen Welsh Dulles signera le rapport d'enquête sur les circonstances de l'assassinat du Président Kennedy avant sa présentation au nouvel occupant de la Maison-Blanche, Lyndon B. Johnson. Dans ce document sont consignés les résultats des investigations que lui, l'ancien maître-espion, a dirigées pour rechercher la vérité sur la mort de celui qui l'avait congédié.

Enfin... quand on dit « rechercher la vérité » ... pour Allen Dulles, il faut considérer avec prudence la véritable signification de cette formulation...

Certes, la Commission présidentielle sur l'assassinat du Président Kennedy, selon sa terminologie officielle, n'était pas sous ses ordres. Pourtant, de tous ses membres, Allen Dulles s'est montré le plus assidu, le plus travailleur, le plus acharné. Chaque ligne du rapport de la Commission Warren a été approuvée par lui. D'aucuns, à Washington comme dans le reste des États-Unis, ont d'ailleurs détourné la dénomination populaire de « Commission Warren » en « Commission Dulles » pour marquer à quel point l'action de l'ex-directeur de la CIA a été déterminante. Les conclusions de la Commission sur la tragédie qui a bouleversé l'Amérique, eh bien, ce sont les siennes. Allen Dulles a personnellement préparé les auditions de tous les principaux témoins, il a directement négocié avec Edgar J. Hoover, le puissant patron du FBI, la remise « organisée » des informations détenues par les agents fédéraux, il s'est déplacé à maintes reprises sur le lieu de l'assassinat, à Dallas, pour convaincre les membres de la Commission qui doutaient de la seule culpabilité de Lee Harvey Oswald... en bref, cette Commission Warren, il en fut l'inlassable démiurge.

Commission Warren ? Non, Commission Dulles... oui, elle aurait tellement mérité d'être ainsi rebaptisée...

Allen Dulles, son éternel sourire moustachu au visage, s'assied à sa table de travail et ouvre le dossier que l'huissier a apporté. Le rapport sur la mort du Président Kennedy est là. Il en parcourt les premières lignes, qu'il connaît presque par cœur.

Qui a tué Kennedy ? Qui est réellement l'auteur de cet assassinat historique ? Lee Harvey Oswald ? D'autres ? Et dans ce cas, quels autres ?

À vrai dire, jamais Allen Dulles n'a envisagé de répondre avec sincérité à cette question. Bien sûr, la vérité sur la mort de Kennedy, il la connaît. Il pourrait décrire dans le détail les circonstances de cet assassinat. Mais justement : quand on s'appelle Allen Welsh Dulles, quand on a été le tout-puissant chef de la CIA pendant tant d'années, quand on conserve des antennes dans tous les milieux interlopes d'Amérique, d'Europe et d'ailleurs, on ne dévoile pas ce genre de vérité. On la garde pour soi. Telle est la doctrine de la CIA : quand on appartient à l'Agence, on garde ses secrets. Question de tradition.

Revanche, revanche... Ce petit con de Kennedy l'avait trahi... et finalement, c'est lui, Allen Welsh Dulles, qui a le dernier mot ! Par la seule magie de ce rapport trafiqué, il assassine Kennedy une deuxième fois, empêchant à jamais que la lumière se fasse sur la tragédie qui a traumatisé l'Amérique. Kennedy et la vérité sur sa mort sont enterrés pour l'éternité dans un même tombeau.

Pourtant, Allen Dulles aurait pu éprouver une certaine empathie pour ce John Fitzgerald Kennedy : ils se ressemblent tellement. Sans doute Allen Welsh Dulles songe-t-il à son parcours, et à celui de ce jeune Président couché dans son cercueil. Lui-même et John Fitzgerald Kennedy étaient, au fond, des reflets fidèles d'une même image, des acteurs d'une même destinée : une histoire de famille et d'émigrants, une histoire de femmes et de sexe, une histoire d'hommes, une histoire de combats, d'assassinats, de guerres chaudes et froides, une histoire de violence et de mort... En bref, une histoire très américaine.

Voici cette histoire.